Document generated on 08/09/2025 2:11 p.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Number 98, Spring 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19083ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2005). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (98), 13–25.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

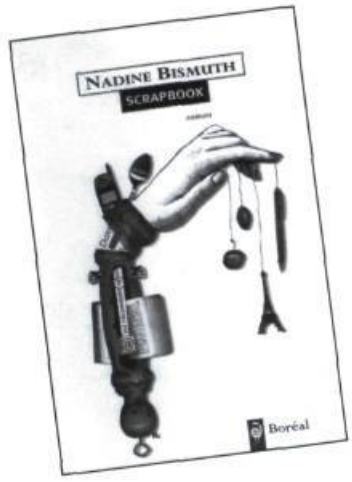
Nadine Bismuth
SCRAPBOOK
Boréal, Montréal, 2004, 392 p. ; 25,95 $

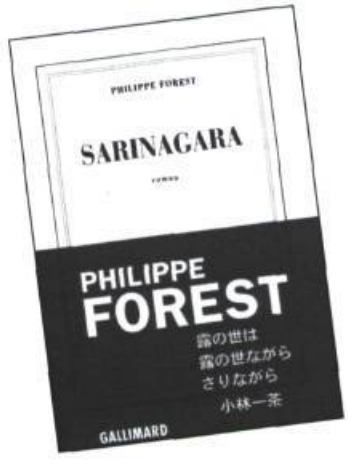
Cela démarre comme une énième autofiction – ce nouveau genre à la mode – qui nous fait craindre d'emblée que Nadine Bismuth, l'auteure prometteuse de ***Les gens fidèles ne font pas les nouvelles***, paru en 1999, ne se soit laissée aller à suivre le courant. Il est vrai qu'en surface, l'exposé tragicomique des démêlés sentimentaux de la protagoniste ne sont pas sans évoquer ***Le problème avec Jane*** de Catherine Cusset. Et s'il y a bien – peut-être – ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé et un milieu littéraire pareillement évocateur, elle n'est pas fortuite ; Annie Brière, l'héroïne, étudiante en création littéraire à l'Université McGill qui brûle d'être publiée et découvre le microcosme littéraire montréalais, évoque inévitablement Nadine Bismuth elle-même, jeune écrivaine ayant fréquenté la même *alma mater*.

Mais j'ai le sentiment qu'à peu de choses près, la similitude entre Nadine et Annie s'arrête là et que finalement, tout ça n'a aucune importance : car cette trop évidente facilité nous fait pressentir l'audace sous-jacente du récit. D'ailleurs, selon l'éditeur, ***Scrapbook*** n'est pas une autofiction mais une parodie d'icelle. De fait, les détails croustillants y sont rares – et toujours mentionnés à bon escient –, et l'auteure ne manque pas de brocarder l'autofiction à tendance pornographique. Mais l'exposé de Nadine Bismuth va plus loin encore : en réalité, plus qu'une parodie, ***Scrapbook*** est une véritable illustration des limites de l'autofiction. Car enfin, Nadine Bismuth a-t-elle composé son scrapbook personnel ou bien a-t-elle écrit le vrai-faux scrapbook de la prétendue vie de la pseudo-inventée Annie Brière ? La démonstration est magistrale et la mise en abyme, vertigineuse : car on comprend enfin de quelle manière le « recyclage » de bribes biographiques réelles destinées à alimenter un contenu fictionnel comporte le risque que l'autofiction modifie à son tour la vie de l'écrivain, influence son rapport aux autres et, au final, pollue inévitablement la matière auto-fictionnelle elle-même.

Pétillant, intelligent, un brin fantasque, ***Scrapbook*** – un roman pourtant volumineux – se lit en un éclair. Le style, ambitieux et mature, ne manque ni de panache ni de jubilation. Un vrai régal.

Isabelle Collombat





Roger Lafrance
LE CANON SUR LA TEMPE
La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2004, 243 p. ; 21,95 $

Raymond St-Amand est garagiste à Acton Vale, une petite ville des Cantons-de-l'Est. Un jour, en rapportant une auto au domicile d'un client, il le découvre mort, la gorge tranchée. La victime, Maurice Roy, était un homme efféminé et très solitaire que l'on n'appréciait guère dans la ville. A-t-il été assassiné ? S'est-il suicidé ? Le mystère est entier. Raymond St-Amand se sent un peu responsable de cette tragédie, car malgré la demande pressante de Roy, il a refusé la veille de lui prêter une voiture jusqu'à ce que la sienne soit réparée. S'il avait accepté, la victime aurait pu quitter la ville et échapper à son triste sort, croit le garagiste. Cela l'incite à mener son enquête. Sa curiosité, ainsi que certains problèmes familiaux, le propulsent dans une cascade d'événements violents auxquels il était loin de s'attendre...

Ce premier roman de Roger Lafrance est très bien ficelé et tient en haleine jusqu'à la dernière page. C'est un excellent roman policier dans lequel on découvre une certaine critique sociale, comme c'est souvent le cas chez Simenon. D'ailleurs, à mon avis, ***Le canon sur la tempe*** n'a rien à envier à bien des polars étrangers et a le grand mérite de ne pas verser dans la mode actuelle des tueurs en série. Comme quoi l'herbe n'est pas toujours plus verte chez le voisin. Roger Lafrance : un auteur à surveiller !

Gaétan Bélanger

Philippe Forest
SARINAGARA
Gallimard, Paris, 2004, 272 p. ; 31,50 $

Sous le dernier titre de Philippe Forest, Prix Décembre 2004 en France, apparaît la mention « roman ». Il en est ainsi depuis la parution de ***L'enfant éternel***, premier récit articulé autour de la mort de sa petite fille de quatre ans. Car selon l'auteur, la vie de chacun est un roman et seul le roman peut raconter la vie. Et cette vie, depuis ce jour dramatique de janvier 1995 où lui et sa femme Alice ont appris que Pauline atteinte d'un cancer était condamnée, reste marquée à jamais par la maladie et la mort de l'enfant. Après ***L'enfant éternel***, Prix Femina du Premier roman en 1997, et ***Toute la nuit***, l'écrivain retourne donc au creux de cette tragédie avec ***Sarinagara***.

Professeur de littérature à l'Université de Nantes après avoir enseigné plusieurs

années en Angleterre, Philippe Forest obtient une bourse du gouvernement français pour la rédaction d'un essai sur la littérature japonaise. Entre Kyoto et Tokyo puis Kobe, l'auteur finit par suivre les traces de trois figures particulières issues d'époques différentes et qui, en apparence, n'ont rien en commun : le dernier grand maître du haïku, Kobayashi Issa (1763-1827), le célèbre romancier Natsume Sôseki (1867-1916) et le premier photographe de guerre à avoir saisi et sauvé une centaine de clichés de Nagasaki après la bombe atomique, Yamahata Yosuke (1917-1966). Mais, d'une ville à l'autre, d'un personnage à l'autre, c'est le fil de sa propre mémoire que suit Philippe Forest. Car dans chacune de ces vies surgit l'image d'un enfant mort, et c'est à Kobe, au bout du voyage, qu'il comprendra enfin que survivre à une horrible déchirure « est l'épreuve et l'énigme ». Et, conclut-il, « [i]l y eut ce jour, cette nuit, puis ce jour encore où rien de ce qui faisait la nuit précédente n'a pourtant disparu et nous voici à nouveau, égarés quelque part en plein soleil, sans comprendre du tout pourquoi, debout dans la lumière d'un rêve, impardonnables et pourtant innocents, nous qui sommes vivants ».

Le titre ***Sarinagara***, qui signifie « pourtant », « cependant », « en dépit de », renvoie d'ailleurs au dernier mot de l'ultime haïku de Kobayashi Issa. On aura compris que cette autofiction, traversée par les réflexions de l'auteur, ne porte pas tant son regard sur la culture et la société japonaises à travers les derniers siècles que sur le reflet que le Japon apporte de sa propre histoire écrite avec une douloureuse sobriété.

Linda Amyot

France Ducasse
LA MORT NE TUE PERSONNE
L'instant même, Québec, 2004, 156 p. ; 17,95 $

Avec ***La mort ne tue personne***, France Ducasse, auteure de six romans depuis 1983, se tourne vers la nouvelle. Le contresens énoncé dans le titre ne signifie pas un déni de la mortalité ni de l'adage : « La mort n'oublie personne ». Il sert plutôt de prétexte à un hymne à la vie, naïf et jovial. Certes, la Faucheuse n'omet pas d'emporter ou d'accabler les personnages. À travers la disparition d'une sœur, d'un père ou d'un amoureux, la mort tend même à survenir de façon tragique et bouleversante. Mais le malheur n'est pas un précipice ; les êtres éplorés ne s'enfoncent pas « aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil », selon les mots de Nelligan dans « Le vaisseau d'or », poème auquel fait allusion le texte. La souffrance a pour vertu de cimenter les destinées individuelles, comme celles des gardiennes d'enfant dans « Île-mère et ses enfants », revenues des quatre coins du monde pour raviver le joyeux branle-bas d'une famille de l'île d'Orléans. Dans « Dao », les parents d'un jeune Vietnamien exilé au Canada retrouvent un fils après quinze ans de séparation, mais en pleurant la perte de deux filles. De graves

intempéries, dans « Mon moine », permettent à une communauté de moines, devenus secouristes sous le joug des circonstances, de se réconcilier avec la douceur de vivre. Dans « Éloi et Bérangère », un couple de voyageurs rencontre à Terre-Neuve un garde-côte à la retraite pour qui le pendule du temps s'est arrêté, tandis que le fantôme de la dernière des Béothuks reprend vie. Ces exemples traduisent quel souci de dédramatisation anime France Ducasse. Dès l'incipit du texte, à l'intérieur d'une narration extérieure aux histoires qui encadrent chaque partie du recueil, le ton est donné : la mort est un sujet comestible, que l'écrivaine renomme à sa guise « Mortadelle », de la même façon que l'image de la « femme morte » se mue en celle de la « femme forte ». Au fond, l'auteure s'intéresse surtout à la poésie du mystère de la mort, d'où la nébulosité de certains passages, d'une lecture plus difficile. France Ducasse privilégie le regard de l'enfant pour son aisance à entremêler les eaux du réel et du fabuleux. L'épisode d'« Un mort à la dérive » constitue peut-être, à cet égard, l'un des plus réussis : des enfants au côté gavroche jouent à autopsier le cadavre boursouflé d'un noyé.

Patrick Bergeron

Alain Beaulieu
LE JOUEUR DE QUILLES
Québec Amérique, Montréal, 2004, 264 p. ; 22,95 $

L'auteur possède un sens inouï du détail. Il décrit avec précision les lieux et nous dit avec justesse les sentiments qui traversent ses personnages. L'action se déroule à Québec. Les références sont claires et l'auteur montre encore une fois qu'il est enfant de cette ville. Le langage est vernaculaire quand il le faut. Rien de tout cela, cependant, ne parvient à enfermer le récit. En effet, les situations sont d'une actualité saisissante, les personnages sont de partout. Heureusement qu'il nous dit, à la fin du livre, que « toute ressemblance avec des gens et des faits réels ne peut être que le fruit du hasard » car, au fil des pages, se développe

l'impression d'avoir rencontré ces hommes et ces femmes dans un bus, dans un café, au boulot ou encore, et pourquoi pas, chez soi, dans sa propre ville.

Le texte et marqué par des séquences rythmées. L'auteur est tantôt romancier, tantôt enquêteur, tantôt biographe. La construction du roman est donc faite de ruptures qui intelligemment captent l'intérêt. Cet intérêt est maintenu par une intrigue. On attend de savoir qui est ce joueur de quilles annoncé dans le titre. D'entrée de jeu, on découvre un homme qui entre dans la vie du narrateur, un jour où celui-ci vit un moment particulier. Au fil des pages, on s'étonne avec lui, puis on partage sa fascination. « [...] je ne peux pas nier, dit-il, que je retrouve chez lui une manière d'être qui me rejoint. » « Une sorte de connivence, une forme d'aisance mutuelle » s'installent entre eux. Le narrateur ajoute que cela vient sans doute de leurs références communes. Mais, il s'interroge. Dans quoi s'est-il donc embarqué ? Sa conscience professionnelle mise en doute, il en vient presque à en douter lui-même, mais sa curiosité l'entraîne.

Nous découvrons à travers ce récit des faits troublants. Se peut-il que tout cela se cache dans la Vieille Capitale « un brin prétentieuse sur son promontoire ». Le narrateur interroge son interlocuteur pour mieux comprendre et mieux nous faire comprendre. Les choses alors prennent un tournant bouleversant et l'on n'est point surpris de son désarroi devant la vérité, qui, bien entendu, n'arrive qu'à la fin. Et encore ! Est-ce la vérité ? La question hantera, toute sa vie, l'écrivain né de cette œuvre de pure fiction.

Gérald Alexis

Hélène Harbec
LES VOILIERS BLANCS
Perce-Neige, Moncton, 2004, 229 p. ; 24,95 $

« À qui rend-on son âme quand on en a fini, maman ? » La réponse se fera attendre quelque peu, car maman est fatiguée et se sent bien seule face aux exigences de la vie. Même l'écrivain de passage qui a rasséréné l'horizon familial ne parvient pas à devenir auprès de Florence une présence assurée. Thomas regorge de qualités, mais la partance fait partie de ses gènes. L'enfant détestera que Thomas, autre homme aux « semelles de vent », reparte en laissant derrière lui une femme au cœur en berne. Quand Thomas perdra pied et s'écrasera au fond d'un précipice, il faudra quand même que la vie reprenne. L'enfant aidera sa mère à vivre. « D'une manière, dit-elle, je voudrais l'aider aussi à mourir, mais il faudrait que je sache que c'est le temps de commencer. »

Fatigue, vieillissement, infirmités, mort prennent ici beaucoup de place. Hélène Harbec ne leur permet pourtant pas de répandre la dureté de cœur ou la dépression. Florence est fatiguée, mais elle se penche avec empathie sur les personnes aux prises avec la solitude et l'âge. C'est elle qui persuade l'enfant de pardonner au père qui a trop bu et qui a disparu. La voisine, discrète et chaleureuse, comble les besoins de l'enfant et d'une Florence exténuée. Les choses sont dites sans mièvrerie, personne ne parle le langage de l'immolation ou du misérabilisme, les valeurs reçoivent leur dû même si le système bouscule et épuise, la mort est envisagée comme un fait mystérieux et inéluctable.

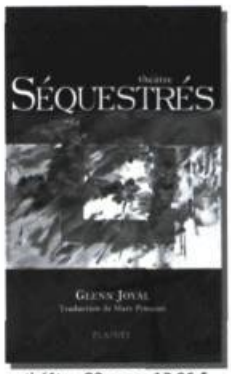
Sans doute parce qu'elle demeure professionnellement

roman, 93 pages 14,95 $

Le Paradis n° 202
Louis-Philippe Ouimet

Un appartement minuscule avec vue sur un stationnement. Un paradis perdu dans les Plaines. Une jeune femme part à sa conquête. Par nécessité. Par besoin.

Isabelle aime un espace bleu, une ville en sol manitobain. Winnipeg l'accueille avec son froid mais surtout avec la chaleur de ses résidants. Parfait pour se refaire une vie.



théâtre, 92 pages 12,95 $

Séquestrés
Glenn Joyal

Le procès du siècle : la lutte aux bandes de motards. Le juge d'instruction est appréhendé en état d'ébriété par une jeune recrue. Entre un verre de trop et les meurtres gratuits, que peuvent faire les avocats pour que la justice suive son cours? Qui sera condamné, qui retrouvera la liberté?

Coll. « Les Écrits de l'Ouest »
roman, 224 pages 14,95 $

Sauvage-Sauvageon
Marguerite-A.Primeau
Prix Champlain 1985

Sauvage-Sauvageon relate la quête spirituelle d'une jeune femme à la recherche d'elle-même. Dégoûtée par la vie, elle remet en cause son existence et la relation paternelle qui a transformée la petite fille enjouée en un bourreau de sa propre vie et de celle des autres.

Coll. « Les Écrits de l'Ouest »
roman, 288 pages 14,95 $

La métisse
Jean Féron

Héraldine Lecours défie sans relâche la loi scolaire interdisant l'enseignement du français... jusqu'au jour de sa destitution. À l'image du sort réservé aux Métis après la défaite de Louis Riel, Héraldine, dit la Métisse, se heurte à la discrimination que subit son peuple.

À paraître au printemps 2005 :
Dans le Muskeg
de Marguerite A. Primeau
dans la collection « **Les Écrits de l'Ouest** »

PLAINES

www.plaines.mb.ca

en contact avec les enfants, Hélène Harbec met dans la bouche de la petite Céleste les superbes et inimitables formules que le jeune âge invente et qu'on déprécierait si l'on en faisait des bibelots. Hélène Harbec ne commet pas cette indélicatesse. L'écrivaine est capable de belles habiletés. C'est ainsi que plusieurs des cartes postales expédiées par Thomas dans les jours précédents sa mort parviennent à Florence *après* le décès. Comme si le deuil pénétrait à pas mesurés dans l'univers de Florence.

Laurent Laplante

Dominique Lavallée
ÉTONNEZ-MOI, MAIS PAS TROP
Triptyque, Montréal, 2004, 119 p. ; 17 $

L'incipit du deuxième recueil de Dominique Lavallée donne le ton des nouvelles qui suivent : « À première vue, quelqu'un de bien pensant aurait dit que rien ne distinguait Cécile Bélanger des autres citoyens, si ce n'est, peut-être... » Un accident, ou le plus souvent, une anicroche vient perturber le quotidien de personnages ordinaires, voire paradigmatiques. Alors, le personnage-cliché se désarticule sous les yeux du lecteur : au contact d'une petite frimousse, la célibataire imagine la fille qu'elle n'a pas eue ; la professionnelle ambitieuse quitte le bureau inopinément, découragée par les vingt messages de sa boîte vocale ; l'étudiante se remet en question en apercevant un mauvais voisin accomplir une action louable ; la secrétaire alcoolique se rend compte de l'absurdité de la vie qu'elle mène après avoir happé un piéton ; la dépressive, devant l'obstination du psychiatre de sa compagnie d'assurances, a envie de « pisser sur son fauteuil » et de lui « cracher au visage »...

Plus court, mais aussi plus épuré, ce recueil est sans conteste plus réussi que le précédent. Dominique Lavallée maîtrise maintenant le dialogue et ses histoires n'en sont que plus vivantes. Sur le plan du style, elle s'est sensiblement améliorée, mais reste trop souvent enfermée dans le carcan phraséologique « sujet, verbe, complément ». Le recours à des figures éculées ainsi que la prolifération intempestive de qualificatifs et d'adverbes constituent les problèmes majeurs de son style.

Cependant, il serait difficile de le lui reprocher dans la mesure où son style peu inventif est largement compensé par des histoires efficaces qui se lisent toutes seules. Il y a chez l'auteure une force d'empathie qui lui permet de déborder du narcissisme contemporain et de se substituer, en tant que narratrice, à ses différents personnages, tous déchirés, mais aussi, tous recouverts d'une gangue d'hypocrisie, celle des conventions : « Au fond, je suis une grande blasée des conventions sociales ».

N'ayant jamais embrassé d'autres formes d'écriture, Dominique Lavallée – comme d'autres nouvellistes québécois d'ailleurs –, nous démontre par la qualité de son travail que la nouvelle littéraire est non pas un dérivé mineur du roman, mais bien une forme à part entière. Un petit recueil sans prétention dont les histoires sont rien de moins que savoureuses.

Julien Brault

Richard Powers
TROIS FERMIERS S'EN VONT AU BAL
Trad. de l'américain par Jean-Yves Pellegrin
Le cherche midi, Paris, 2004, 515 p. ; 37,95 $

Journaliste pour une revue d'informatique à Boston, Peter Mays découvre un jour dans un musée de Détroit, où il est de passage, une photo d'August Sander qui retient son attention. Ce cliché de trois fringants jeunes hommes en costume d'apparat, surpris par le photographe alors qu'ils cheminaient vers le lieu d'une fête, sera le point de départ du roman. Alternant entre l'Europe du début du siècle et les États-Unis des années 1980, les chapitres nous dévoilent peu à peu des détails de la vie des protagonistes : trois demi-frères de nationalité allemande, une jeune clarinettiste, les collègues de Mays, Henry Ford, Sarah Bernhardt... Tenant à la fois de la saga, du roman d'initiation, de l'ouvrage didactique sur la photographie, du récit d'aventures – et j'en passe ! –, le roman de Richard Powers est pour le moins déroutant. Davantage intriguée que captivée, j'ai parcouru, non sans effort, les pages de ce roman, qu'on a déjà qualifié « d'inclassable », sans toutefois arriver à prendre un réel plaisir à le lire...

Mais qui suis-je pour m'inscrire en faux contre les commentateurs dithyrambiques du premier roman de Powers traduit en français ? Si je n'ai pas vraiment apprécié ce roman que d'aucuns ont qualifié d'œuvre magistrale, c'est peut-être que l'auteur en a trop mis... Croyant écrire son seul et unique roman, il a usé de nombreux procédés dont il a, je dois l'avouer, une maîtrise parfaite. Ambitieux projet. Néanmoins, le résultat très construit m'est apparu... soporifique.

Sylvie Trottier

Mélanie Vincelette
QUI A TUÉ MAGELLAN ? ET AUTRES NOUVELLES
Leméac, Montréal, 2004, 121 p. ; 14,95 $

C'est un premier livre à déguster. Il sent la bonne chère, les odeurs de plats mitonnés, les parfums du lointain et l'Orient. Il vient au lecteur comme des envies de voyages et de douceurs. À travers le regard de Mélanie

Vincelette, le quotidien se transforme. C'est à partir des petits riens de l'existence, sans s'y appesantir, une feuille, un sandwich persillé, un hôtel particulier, du vin dans des coupes, que l'auteure montre les quiproquos, les accidents de parcours, les manques, les « on aurait dû dire – on n'a pas pu ».

Les nouvelles de Mélanie Vincelette sont une invitation à la quête de l'autre. Le complément d'amour, l'indispensable qui bâtit le couple, celui ou celle qui était là, encore hier, devant un verre, qui part sans se retourner, qu'on attend, à qui on ne s'est pas dévoilé. Finalement.

On soupçonne des témoignages autobiographiques dans cette attente de l'absent. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tout en exposant au lecteur les méandres de sa psyché, l'auteure paraît introvertie, presque effacée. Elle se réfugie derrière les mots, finement choisis. Cet Autre tant désiré, elle l'a rencontré, au moins en imagination mais plus sûrement physiquement, sinon comment expliquer la subtilité des mots employés, la justesse du sentiment, les « et je me suis souvenue que j'avais un mari » ? C'est certain, elle a été amoureuse d'une personne de son entourage qui ne l'a jamais su, un collègue de travail, un inconnu dans un salle de réception, un client coutumier du riz à la valencienne.

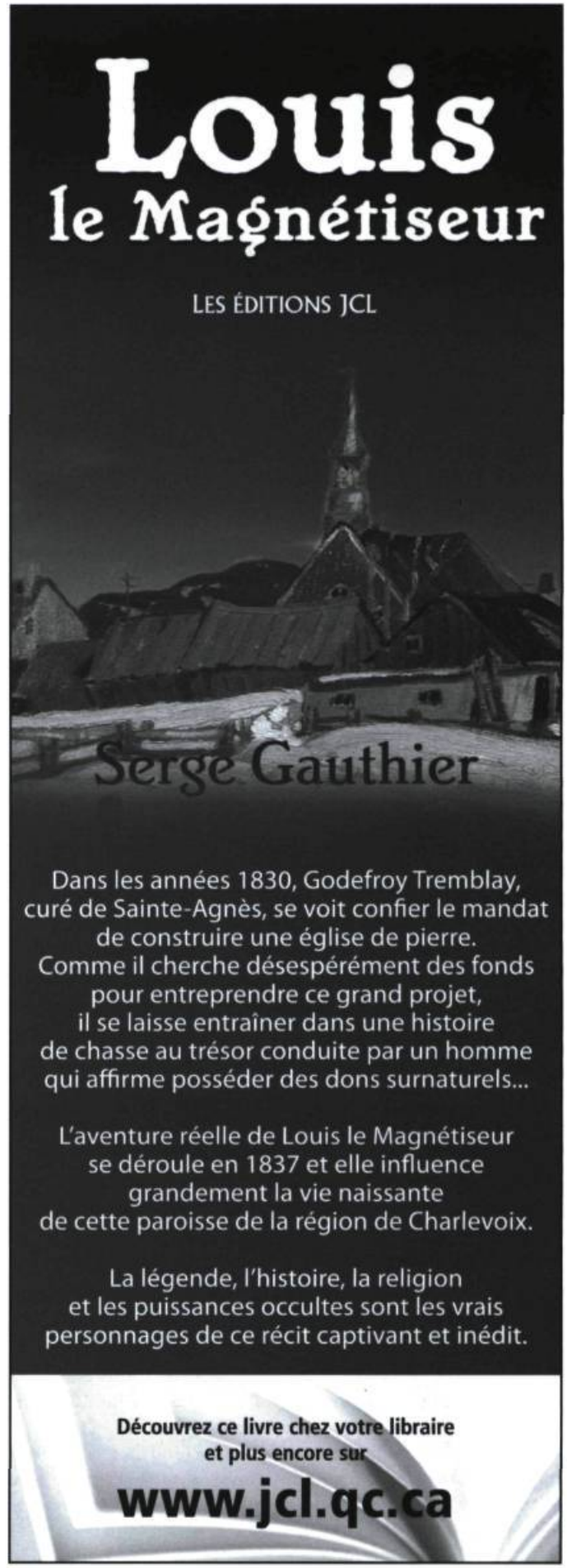
Onze nouvelles pour se laisser bercer au cœur du quotidien ; là où tout est éternel.

Sandra Friedrich

Michel Marc Bouchard
LE PEINTRE DES MADONES
OU LA NAISSANCE D'UN TABLEAU
Leméac, Montréal, 2004, 101 p. ; 13,95 $

La parution d'un nouveau texte de Michel Marc Bouchard est un peu comme l'arrivée des vins nouveaux : ça n'excite ni n'intéresse tout le monde, mais ceux qui les ont aimés, par le passé, les attendent avec trépidation. C'est que l'auteur des ***Feluettes***, des ***Muses orphelines***, des ***Grandes chaleurs*** et de plus d'une douzaine d'autres textes dramatiques occupe une place enviable dans la dramaturgie québécoise, entre l'ombre du géant Michel Tremblay et la quasi hégémonie d'un théâtre technologique. Michel Marc Bouchard, avec la parution du ***Peintre des madones***, prouve encore une fois son immense talent de créateur d'ambiances complexes, charnelles et envoûtantes, portées par un texte solide que la beauté et la musicalité invitent à la scène.

À la fin de la Première Guerre mondiale, dans un village étrangement situé entre le lac St-Jean et l'Italie, un curé commande une fresque dédiée à la Madone avec l'espoir d'éviter l'épidémie de grippe espagnole qui menace sa paroisse. L'arrivée du peintre invité, tout comme la fresque qu'il réalisera, affecteront l'ensemble des personnages. Imprévisible et symbolique



sera le destin de cette communauté.

Encore une fois le dramaturge met en scène un univers chargé d'une sensualité inavouée, parfois inavouable, rarement consommée à sa juste mesure. Un filtre, un voile, une brume stagnante enveloppent et ralentissent tout et nous permettent d'être témoin du processus de création qui transforme des êtres de chair en œuvres d'art. Certainement l'un des meilleurs textes de Michel Marc Bouchard !

Sylvain Marois

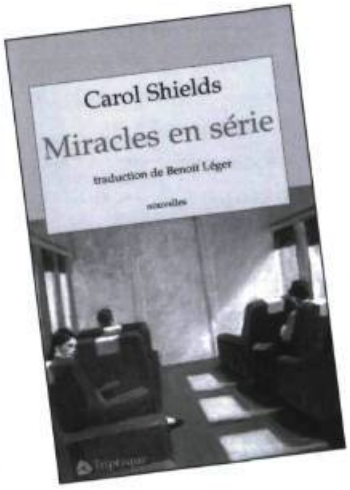
Bertrand Bergeron
CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2004, 275 p. ; 29,95 $

En retournant dans le royaume de mon enfance par le biais des récits traditionnels, j'ai découvert un auteur qui n'en est pourtant pas à sa première publication. Bertrand Bergeron s'avère l'un des quelques spécialistes de la culture orale d'ici. Son intérêt précoce pour la culture populaire l'a conduit à la maîtrise, puis au doctorat en Arts et Traditions populaires. Depuis, il a participé à de nombreuses manifestations culturelles centrées sur le conte et la légende, publié des ouvrages, tout en enseignant la littérature au Cégep d'Alma.

Dans ***Contes, légendes et récits du Saguenay-Lac-Saint-Jean***, Bertrand Bergeron met la culture savante au service de la culture populaire en apportant un éclairage qui donne ses lettres de noblesse à cette dernière. En effet, l'ouvrage s'ouvre sur un essai de près de cent pages, intitulé « D'orature et de littérature », où, de manière limpide, l'auteur montre le rapport entre les conceptions du monde au cours des âges et leurs manifestations dans la culture populaire. Il traite des récits qui témoignent de la pensée magique de nos lointains ancêtres – que l'on pense aux formules magiques des contes et même de la « Genèse », où le fait de nommer les choses suffit à les faire exister – jusqu'aux légendes urbaines qui se vident progressivement du surnaturel inhérent à la légende. Il distingue ce qui relève du mythe, de la légende, du conte, et compare les apports respectifs des cultures populaire et savante qu'il se plaît à désigner *orature* et *littérature*.

Suit un corpus dont l'unité repose sur l'espace évoqué, celui du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Choix qui permet d'inclure des récits dits de « *l'empremier* », pour désigner la période antérieure à la venue des premiers explorateurs européens. Ainsi, des mythes amérindiens côtoient des récits d'explorateurs, « *récits de l'ensecond* », et ceux d'habitants permanents, « *récits de l'entroisième* ». Les deuxième (légendes) et troisième (contes) parties du corpus, quoique comptant des versions originales non publiées jusqu'ici, sont davantage convenues, ce qui ne les rend pas inintéressantes pour autant. Retenons que Bertrand Bergeron nous convie à une belle rencontre entre *orature* et *littérature* avec ce dernier ouvrage.

Pierrette Boivin



Carol Shields
MIRACLES EN SÉRIE
Trad. de l'anglais par Benoit Léger
Triptyque, Montréal, 2004, 232 p. ; 19 $

Carol Shields avait l'habileté tout à fait singulière à montrer l'ordinaire, les personnages comme les lieux familiers, avec une acuité prodigieuse et une profonde générosité. Romancière et poète canadienne née aux États-Unis en 1935 et décédée il y a deux ans, elle a collectionné les distinctions littéraires prestigieuses, notamment pour son roman ***La mémoire des pierres*** qui lui avait valu en 1995 le Prix Pulitzer et le Prix du Gouverneur général.

Considérée par beaucoup comme la plus grande romancière canadienne anglophone, Carol Shields était aussi nouvelliste. Pour notre plus grand bonheur, Triptyque édite le premier recueil de nouvelles à être traduit en français, ***Miracles en série***, subtile traduction de ***Various Miracles***. Car c'est en rafales que se produisent ici les miracles qui nous emmènent dans un long voyage où l'enchantement se mêle à l'anecdote et le récit à la fable, ainsi que nous l'explique dans la préface Benoit Léger, le traducteur : « [...] le premier texte donne le ton en faisant l'inventaire de coïncidences survenues un peu partout dans le monde [...]. Les divers miracles du recueil nous emmèneront ainsi dans différents coins d'Europe et d'Amérique du Nord pour nous ramener littéralement pleins d'usages, sinon de raison, à la maison ».

Avec une précision quasi-chirurgicale, Carol Shields décortique les atomiques moments qui forment les molécules de vie qui parfois nous changent, qui toujours nous fondent : « Plus tard, elle en vint à voir le bonheur comme une chose incertaine et sur laquelle on ne peut compter, un éclair clignotant au coin de l'œil des êtres, ou une mince plaque de verre que l'on porte secrètement dans la tête ».

Finement ciselés à la plume, ces miracles en cascade sont de véritables petites pièces d'orfèvrerie dont on ne peut qu'admirer l'art et la façon dans les petites formules qui parsèment avec bonheur une trame savamment tissée, car « il faut avoir l'œil vif pour saisir les moments-clés et la sensibilité aiguë d'un sismographe pour saisir l'étoffe fragile, en vérité invisible, qui unit les événements les uns aux autres ».

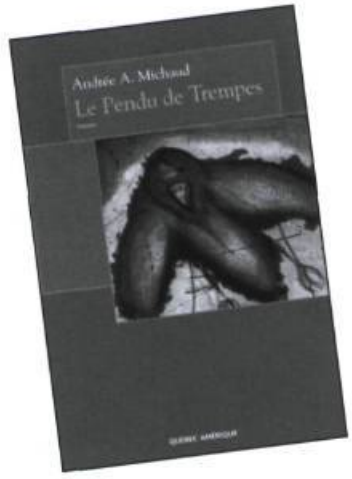
Difficile de résister à la séduction de ces joyaux de l'infime qui, de l'aveu du traducteur lui-même, vont bien au-delà du simple exercice de style ; car la place

de la langue est ici centrale, de sorte que le verbe constitue à lui seul presque un personnage à part entière. Et il convient de souligner tout particulièrement le brio, la lucidité et la sensibilité de Benoit Léger, traducteur inspiré qui, transcendant la seule notion de fidélité, a su prêter à Carol Shields une voix française dont l'élégance et le charme le disputent à l'évidence.

Isabelle Collombat

Andrée A. Michaud
LE PENDU DE TREMPES
Québec Amérique, Montréal, 2004, 228 p. ; 19,95 $

Andrée A. Michaud, lauréate en 2001 du Prix du Gouverneur général avec ***Le ravissement***, nous revient avec un roman tout aussi exigeant, tant sur le fond que sur la forme. Sur le fond, c'est une intrigue difficile, voire impossible à résumer tant elle est dense et dont on ne révélera que les préludes : après vingt-cinq ans d'absence, Charles Wilson retourne dans le village qui l'a vu grandir. Aussitôt revenu sur les lieux de son passé, il découvre le cadavre de son ami d'enfance, celui-là même qui prétendait consentir à mourir le jour où il aurait la preuve de l'existence de Dieu : « Je me relevai lentement et m'approchai de l'homme, juste assez pour constater que le menton, qui pointait maintenant avec la langue en direction de mon visage, portait bel et bien la petite cicatrice que je redoutais d'y trouver, stigmate du premier larcin que Paul Faber et moi avions accompli ensemble ». Pourquoi Paul a-t-il mis fin à ses jours ? La quête – l'enquête – de Charles Wilson commence ainsi, encore que ***Le pendu de Trempes*** ne soit pas un polar : le roman captive littéralement le lecteur au cœur d'un univers oppressant, envoûtant, onirique, aux confins de l'aliénation, dont le personnage central serait finalement la rémanence. L'exhumation du passé est ici prétexte à une réflexion sur la relativité du temps, une notion chère à l'auteure. Sur la forme, il y a ce style unique dans le paysage littéraire québécois et qui n'appartient qu'à Andrée A. Michaud : un subtil appariement entre une intrigue touffue mais admirablement



construite et une plume précise, raffinée, évocatrice qui campe avec une rare virtuosité une atmosphère lourde, tenace, insistante. « Un matin de doux temps, je fus éveillé par le bruit monotone et lancinant des gouttes qui, à intervalles réguliers, tombaient du plafond sur le tapis usé du salon, où elles avaient formé une tache en forme d'étoile, de soleil, un cercle flou dont les bords semblaient vibrer et se distendre à chacune des explosions provoquées par l'impact d'une nouvelle goutte ».

Au terme d'une lente descente aux enfers sur les traces du pendu de Trempes, le lecteur sera confronté à l'insoutenable secret connu des morts et de « Dieu, pour autant que Dieu soit réellement au fait de tous les agissements du diable ».

On ne sait encore si le nouveau roman d'Andrée A. Michaud se verra attribuer quelque prix prestigieux. Mais primé ou pas, il fera date.

Armelle Datin

Patrice Desbiens
GROSSE GUITARE ROUGE
Prise de parole, Sudbury, 2004, 70 p. ; 20 $

Ce recueil de poésie, publié d'abord en 1995, chez le même éditeur, est maintenant accompagné d'un disque compact qui nous fait entendre la voix du poète et la guitare de René Lussier. Comme dans les œuvres précédentes de Patrice Desbiens, ce sont des moments particuliers du quotidien qui inaugurent la démarche poétique. Celle-ci évoque des instants amoureux transposés ou transfigurés dans une dimension « autre », existentielle : « [J]'effleure ta / fleur de peau / j'effleure ta / peur et tu / chantes ». Le poète parcourt ainsi d'un

RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

La 33e Rencontre québécoise internationale des écrivains

a pour thème

« La servitude volontaire »

Consultez gratuitement tous les textes de la 32e Rencontre
« L'écrivain/e et la blessure »
dans le site Internet du magazine *Nuit blanche*
http://www.nuitblanche.com

Lisez les communications de la 32e rencontre :

Introduction et conclusion aux débats
Lise Gauvin (Québec)

Louise Dupré (Québec)
Marguerite Andersen (Ontario)
Maria Elena Aura (Mexique)
Gil Jouanard (France)
Élisa Brune (Belgique)
Louise Warren (Québec)
Aline Apostolska (Québec)
Gaëtan Brulotte (Québec)
Sylvestre Clancier (France)
Werner Lambersy (Belgique)
Rachel Leclerc (Québec)
Melcion Mateu (Catalogne)
Vicente Quirarte (Mexique)
Barber van de Pol (Pays-Bas)

Vous pouvez également y lire : « L'écrivain/e et New-York » (31e rencontre) ; « L'écrivain/e et la nuit » (30e rencontre) ; « L'écrivain/e et la réalité » (29e rencontre)

regard à la fois désenchanté et enchanteur ce qui nourrit et affadit notre vie de tous les jours. Sur ce plan, il y a quelque chose de « bukowskien » ou, plutôt, qui serait propre à la « beat generation » chez le poète franco-ontarien : « [M]on corps est / une prison et / dans chaque / cellule / un homme braille en se branlant ».

Voilà une œuvre aussi belle qu'inquiétante, en ce qu'elle pose l'incontournable question du sens de notre être-au-monde et de la signification de l'acte poétique : « [T]out est si / stupidement / symbolique / tout veut dire quelque chose / même ce poème ».

Gilles Côté

Horacio Castellanos Moya
LA MORT D'OLGA MARÍA
Trad. de l'espagnol par André Gabastou
Les Allusifs, Montréal, 2004, 164 p. ; 19,95 $

« Une tragédie pareille, ce n'est pas possible, ma belle », déclare Laura Rivera dès qu'on entre dans ce roman mené, de la première à la dernière ligne, par les confidences de cette unique narratrice. Ces confidences ne sont-elles pas plutôt des ragots ou même des parcelles de témoignages ? Y a-t-il vraiment une interlocutrice ou s'agit-il d'un soliloque un peu paranoïaque ?

Bien que l'assassin d'Olga María soit rapidement retrouvé, l'enquête s'enlise néanmoins devant le mutisme du meurtrier. Pourquoi a-t-il tiré à bout portant sur cette jeune femme devant ses deux filles ? Pourquoi les a-t-il épargnées ? Qui a réellement été l'amant d'Olga María : d'El Yuca, candidat à la présidence, qu'on soupçonne de brasser des affaires d'or avec les narcotrafiquants ? L'associé de son mari dans leur prestigieuse agence de publicité ? L'ex-mari de Laura, le richissime financier dont la banque est au bord de la faillite ? Et qui a pu commanditer ce crime ?

Tandis que l'inspecteur de police piétine, que le détective privé engagé par la sœur d'Olga María fouille dans le passé trouble de cette femme de la bonne société salvadorienne et qu'une jeune journaliste ambitieuse mène sa propre enquête sur les liens entre la victime, le milieu politique et celui des trafiquants de drogues, la narratrice s'indigne et sent la peur monter. Car le tueur, jure-t-elle, rôde autour d'elle…

À travers les drames de ces principaux personnages – Laura et Olga María –, Horacio Castellanos Moya raconte aussi et surtout la tragédie de ce petit pays d'Amérique centrale, disloqué par une guerre civile, le trafic de drogues, l'écart prodigieux entre une minorité bourgeoise blanche et une majorité d'Amérindiens pauvres et méprisés, l'ingérence américaine dessinée en filigrane, et la corruption. Comment, dès lors, parvenir à établir la vérité dans une telle société ? Une situation symbolisée par les méandres d'un monologue – écrit avec une superbe maîtrise par Castellanos Moya – dont le lecteur hésitera même à reconnaître la véracité…

Linda Amyot

Élisabeth Vonarburg
VRAIES HISTOIRES FAUSSES
Vents d'Ouest, Gatineau, 2004, 153 p. ; 16,95 $

Je me refuse à choisir entre l'auteure de l'immense saga qu'est ***Tyranaël*** et celle qui peaufine des nouvelles de petit gabarit, mais de grande portée. L'un et l'autre styles me rejoignent. Quelque chose relie d'ailleurs chez Élisabeth Vonarburg les deux types de littérature. Dans un cas comme dans l'autre, en effet, l'auteure veille à ce qu'une logique, une intelligence, j'allais écrire un humanisme maintienne et exerce une préséance par rapport aux fioritures ou aux décors. Chez elle, la science-fiction, si débridée qu'elle soit, demeure cohérente, non pas bêtement inventive mais régie par un système de valeurs, comme s'il s'agissait du respect dû à une autre espèce. En cas de panne, d'autres auteurs grefferont une antenne de plus sur la troisième tête de leurs créatures ; chez Élisabeth Vonarburg, membres, sentiments et pouvoirs ne s'ajouteront que s'ils s'harmonisent avec l'univers déjà créé.

Tout naturellement, la même rigueur se manifestera lorsqu'il s'agit de nouvelles, comme c'est le cas ici. En l'occurrence, plusieurs des textes offerts dans ***Vraies histoires fausses*** gravitent autour des fondements mêmes de la communication. L'enfant relie M et A, postule la suite et voilà une lectrice de plus. Les *poligloti* mettent leurs dons au service des interprètes et jettent des passerelles entre les langues, mais ils transforment radicalement l'interprète : celui-ci « n'est plus, en pratique, le même individu que celui qui est entré dans la chambre d'interprétation ». Avis, peut-être, aux polyglottes ! Quand Mayla, immergée dans sa première lecture, voudra absolument en connaître le dénouement, l'heure aura sonné de lui prêter son premier livre. Au total, pour ne retenir qu'une facette de ce fascinant regroupement, une magnifique immersion dans les expériences fondatrices de la culture. La langue, comme il se doit dans des textes compacts, est d'une belle nervosité.

Laurent Laplante

Stephan Collishaw
LA DERNIÈRE FEMME DE MA VIE
Trad. de l'anglais par Dominique Peters
Rivages, Paris, 2004, 308 p. ; 39,95 $

C'est par les souvenirs d'un vieil homme, Steponas Daumantas et, dans une moindre mesure, de ceux de sa blanchisseuse, Svetlana, que Stephan Collishaw a choisi de nous présenter une page de l'histoire lithuanienne récente. « Rue du Gaon, une plaque relate la manière dont les groupes de juifs ont été emmenés hors du ghetto à travers les portes qui se trouvaient là. Ils quittaient leur maison pour les forêts, en dehors de la ville, pour les forêts profondes d'où ils ne reviendraient jamais. Pour Ponar. »

Professeur à la retraite, écrivain dont l'inspiration s'est tarie, Steponas a troqué la plume pour la caméra. Obsédé par son sujet, il erre dans les rues de Vilnius et photographie de jeunes mères avec de petits enfants. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Jolanta et de sa fille, Rasa. Lorsque ses yeux croisent le regard de la jeune mère dans une église où, fatigué, il s'est arrêté, il est pétrifié : « Ce regard me hante depuis cinquante ans ».

On connaît bien les rafles de 1942 à Paris, l'opération « Vent printanier », le Vél'd'Hiv, le camp de Drancy d'où sont partis tant de convois vers Auschwitz. On connaît sans doute moins le drame des juifs de Vilnius. Pourtant, le *modus operandi* est le même : humiliation, brutalité, dépouillement, rafles et départ pour Ponar, où plus de 100 000 juifs furent massacrés par les nazis.

Premier roman de l'Anglais Stephan Collishaw, ***La dernière femme de ma vie*** est un drame personnel sur fond de drame collectif. Avec une vibrante sensibilité, Collishaw a écrit une histoire déchirante mais magnifique où les désastres de l'Histoire et les douloureux sentiments de culpabilité et de honte alternent. Voilà un écrivain de premier plan dont je lirai les prochains romans.

Sylvie Trottier

Éric Fottorino
KORSAKOV
Gallimard, Paris, 2004, 474 p. ; 29,95 $

François Signorelli, l'alter ego d'Éric Fottorino, mène une course contre la montre avec la maladie de l'oubli qui lui grignote ses souvenirs un à un. Impitoyable chassé-croisé et bataille perdue d'avance. Le docteur Signorelli chavire dans « un naufrage de la mémoire avec l'engloutissement de ses points de repère ». L'affection découverte au XIX[e] siècle par le neurologue Sergei Korsakov est une proche cousine du syndrome d'Alzheimer.

Né à Nice de père inconnu, Signorelli cherche son identité sinon son nom avant de sombrer dans le grand noir. Il raconte ses souvenirs évanescents tant que le peut sa mémoire défaillante. Sa quête se décline de Bordeaux aux déserts tunisiens en passant par Palerme où le rejoint la tradition mafieuse, Sicile oblige. Le lecteur travaille d'arrache-pied pour suivre le fil de cette vie et de ce livre à la structure complexe, aux allers-retours à la limite de la cohérence.

Souffrance d'une solitude annoncée qui va jusqu'au deuil de soi-même. « La mémoire, c'est retenir. Moi, je n'ai retenu personne. Ni mon père ni mon fils. Ni ma femme. » Qui du jeune fran-

çais Ardanuit, de l'adulte italien Signorelli ou du juif marocain égrène ainsi ses pertes ? Dès son enfance passée au chaud dans le giron des femmes glissent dans sa vie sa mère et la mer. L'affection de son grand-père adoptif Fosco Signorelli – miroir de l'aïeul Marcel Fottorino mort en 2004 – adoucit son combat mais sa douleur demeure. « Le cœur se remet de l'amour perdu d'une femme, pas de celui qu'un enfant a repris. »

Signorelli ne saura jamais si sa maladie était bénédiction ou malédiction car « Korsakov lui offrit l'économie d'un dernier chagrin ». ***Korsakov***, septième roman d'Éric Fottorino, a connu à l'automne 2004 la présélection des Goncourt, Femina et Renaudot.

Michèle Bernard

Sous la dir. de Thór Stefánsson
25 POÈTES ISLANDAIS D'AUJOURD'HUI
Trad. de l'islandais par Thór Stefánsson et Lucie Albertini
Écrits des Forges, Trois-Rivières/Le Temps des Cerises, Pantin, 2004, 168 p. ; 15 $

Cette anthologie d'une centaine de poèmes datant pour la plupart des quinze dernières années est une véritable révélation. Des poètes de grand talent emploient des images qui inspirent, référant à la mer, à la nature, à l'amour, à la vie intérieure et même à la neige. Quelques mots inusités en poésie apparaissent parfois dans certains poèmes récents, comme « mondialisation », « cure de désintoxication ». Mais laissons les écrivains s'exprimer, en commençant par quelques vers libres d'un auteur déjà consacré en Islande, Jón frá Pálmholti, tirés d'« Un poème pour toi » : « Tu es le temps / et la poésie de la poésie / t'apporte des nouvelles incertaines // Le temps n'existe qu'en toi / et tu es son écho ». Plus graves sont ces vers sans ponctuation du dramaturge Árni Ibsen, intitulés « À l'asile » : « [E]ntre ces / murs // personne ne craint / la mort // c'est la vie / qui fait peur ».

On appréciera aussi de beaux poèmes en prose, dont ce très sensible passage du « Spleen de Reykjavík » de Jóhann Hjálmarsson, à propos d'un certain livre évoqué et inaccessible, aperçu en vitrine, « que je n'ai pas lu et jamais trouvé mais qui, maintenant, me rappelle ». Ailleurs, un « Rêve », poème onirique chargé de références mythologiques à Odin, de Vilborg Dagbjartsdóttir. « Il s'est arrêté net, il a brusquement détourné la tête, et, par-dessous le bord de son chapeau, on pouvait entrevoir son œil embrasé de désir. »

On savait riche la littérature de l'Islande, mais sa poésie contemporaine mérite également une attention particulière. Ce beau recueil accessible dans une traduction vivante nous en livre des exemples éloquents et variés, ouvrant la porte à un univers littéraire fertile.

Yves Laberge

les écrits
La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

nº 112
DÉCEMBRE 2004

Jean Grosjean — Alain Médam
Jean-François Chassay — Naïm Kattan
Hugues Corriveau — Vincent Charles Lambert
Giovanni Dotoli — Gilbert Choquette

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 $.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):
RÉSIDENTS DU CANADA 25 $
INSTITUTIONS 35 $
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 $

NOM
ADRESSE
VILLE — CODE POSTAL
TÉLÉPHONE — COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836 • Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

Monica Ali
SEPT MERS ET TREIZE RIVIÈRES
Trad. de l'anglais par Isabelle Maillet
Belfond, Paris, 2004, 460 p. ; 29,95 $

Ce premier roman de l'Anglaise Monica Ali a fait l'événement avant même sa parution. Son auteure fut même citée comme l'une des écrivains les plus prometteurs de sa génération avant même qu'on en ait lu une seule ligne. Les risques de décevoir étaient donc grands. Eh bien, la rumeur était fondée. ***Sept mers et treize rivières*** est une vraie réussite.

À 16 ans, Nazneen vient rejoindre à Londres le mari quadragénaire que lui a trouvé son père. Confinée à une vie matrimoniale sans joie et

emmurée dans la grisaille de son minuscule appartement, pour s'aider à vivre Nazneen se nourrit du Coran et des souvenirs de son enfance. Soumise à son destin comme l'exige la tradition musulmane, à peine si elle ose rêver du monde au delà de sa fenêtre. Le temps et la nécessité la mettront peu à peu en contact avec le monde extérieur qu'elle découvre avec les yeux d'un Martien.

Autour d'elle une société d'exilés, emblématique de toutes les humanités coupées de leur racine : un mari risible et touchant dans son désir de s'en sortir, des compagnes d'infortune qui lui rapportent les échos de la communauté, des enfants qui lui sont étrangers et un jeune amant qui sera la première étape vers sa libération. Surtout, il y a Hasina, sa jeune sœur restée au pays et avec qui elle entretient une correspondance.

Rendre intéressant le récit d'une vie d'enfermement et de résignation n'est pas un défi facile à relever même pour un écrivain aguerrie. Monica Ali y parvient avec une *maestria* qui force l'admiration. Par la qualité et la profondeur du regard qu'elle porte sur un univers à première vue assez sordide, Monica Ali élève son récit à un très haut niveau ; ce qui la classe d'emblée parmi les écrivains dont nous n'avons pas fini d'entendre parler.

Yvon Poulin

François Barcelo
RIRE NOIR
XYZ, Montréal, 2004, 235 p. ; 24 $

Imprévisible et inépuisable François Barcelo ! À nous de profiter de sa verve et de son humour jaillissant, car peu d'auteurs parviennent aussi bien et aussi régulièrement à étonner, à dérouter, à faire rire ou sourire. Comme bien peu en sont capables, Barcelo subit sans broncher le test du regroupement de nouvelles : à la quinzième, le parcours est toujours inattendu, le piège aussi trompeur, les protagonistes aussi volontiers naïfs que retors ou cyniques. Tant pis pour les bonnes âmes si la victime est parfois plus bête que nature et si certains coupables s'en tirent glorieusement. L'écrivain n'est ni statisticien ni curé.

En fait, Barcelo ne lésine ni sur les décors ni sur la noirceur des âmes. Tel de ses héros (?) apprend à Rarotonga le prix d'un sandwich et celui de la bière, tel autre profite d'une tempête de neige pour abandonner une voiture pleine de cadavres embarrassants, telle actrice en panne de contrat est invitée à se suicider le vendredi 13 pour infléchir les statistiques... Il n'hésitera même pas – ne reculant devant aucun sacrifice – à nous livrer les ultimes pensées du ténor qui a puisé dans le répertoire italien une fois de trop au goût d'un groupe de motards. François Barcelo n'a que faire de la vraisemblance, de la logique, car il ment vrai et invente juste.

Ce recueil de nouvelles balaie sans effort deux décennies. Le texte le plus ancien date de 1983, le plus récent de 2004. Bien malin, cependant, qui décèlera fléchissement ou progression. Ceux et celles qui ont lu dès 1981 ***Agénor, Agénor, Agénor et Agénor*** savent que l'auteur a tôt accédé à la maturité du style ; ceux et celles qui le pistent depuis lors savent qu'il maîtrise aujourd'hui autant qu'il y a vingt-cinq ans l'art du récit rythmé, élégamment gavroche, toujours exempt de rectitude politique.

Laurent Laplante

Céline Forcier
LE CHÊNE
Vermillon, Ottawa, 2004, 284 p. ; 20 $

Il arrive à l'occasion qu'une lecture nous émeuve et nous interpelle de façon exceptionnelle. C'est l'effet qu'a produit sur moi ***Le chêne*** de Céline Forcier. Je dois avouer ne pas avoir ressenti un tel coup de cœur pour une œuvre littéraire depuis ***Le bonhomme*** de Réjeanne Larouche.

À travers le regard de sa fille Annelise, nous est raconté la déchéance physique et mentale qui s'abat progressivement sur Marianne Masson alors qu'elle est atteinte d'un mal ressemblant à la maladie d'Alzheimer. On découvre également la vie de misère de cette femme qui a dû exploiter seule une ferme pendant plusieurs années afin de subvenir aux besoins de ses sept enfants. Après avoir subi tour à tour la violence et les abus de son père, de son mari et de son fils aîné, elle se retrouve dans une résidence pour aînés où l'on profite encore d'elle. En même temps qu'elle met en scène la vie de la famille Masson, l'auteure pose un regard lucide et désabusé sur

nos systèmes de santé et d'hébergement. Dans l'ensemble, il se dégage de cette œuvre un sentiment d'impuissance devant la maladie, l'indifférence et la bêtise.

Le chêne est le quatrième roman de Céline Forcier. Elle a déjà publié trois romans jeunesse : ***Chez Mathilde*** (Prix du Concours d'auteurs de l'Est ontarien), ***Le secret de Misha*** (Prix littéraire *Le Droit* 2001, catégorie jeunesse) et ***Rafael***. Les prix qu'elle a reçus témoignent du talent remarquable de Céline Forcier. Et ***Le chêne*** est sans doute de calibre à lui en valoir un autre...

Gaétan Bélanger

Jean Tétreau
FEMMES LIBRES DE CARTHAGE
42e Parallèle, Montréal, 2004, 168 p. ; 24 $

Femmes libres de Carthage est un livre rare et surprenant qui emprunte la forme d'une correspondance entre deux femmes dont l'une est reine de Cirta, capitale d'un petit royaume de Numidie, en périphérie de Carthage, sa correspondante habitant Carthage même. Cela se passe au moment où Rome projette de conquérir et d'anéantir sa rivale punique en Afrique. L'auteur justifie d'ailleurs son propos en invoquant de célèbres prédécesseurs dont Flaubert. Ce qui lui importe avant tout, c'est de créer une situation où les émotions transcendent la réalité historique. Il y réussit tellement bien qu'il nous fait entrer dans son jeu et parvient à rendre attachant cet échange de propos entre deux femmes presque contemporaines par leur audace et leur attitude libertaire par rapport à l'amour. C'est un récit tout en finesse, avec juste ce qu'il faut de références historiques, où perce le plaisir d'écriture qui anime l'auteur.

Jean-Claude Dussault

Danièle Vallée et Christian Quesnel
LE D2UX
David, Ottawa, 2004, 103 p. ; 29 $

Lorsque deux esprits artistiques combinent leurs talents, le résultat possède souvent une qualité rare qui retient l'attention des lecteurs. C'est le cas du livre ***Le D2ux***, rédigé par Danièle Vallée et illustré par Christian Quesnel. Cette œuvre, mélange harmonieux de mots et d'images, surprend par son aspect durement réaliste.

Inspirée par sa propre vie, Danièle Vallée raconte les difficultés de la communication humaine à travers vingt-trois récits. Chacune de ces courtes histoires a pour cadre l'autobus numéro deux que doit prendre la narratrice. C'est d'ailleurs à travers le regard de cette femme que le lecteur peut vivre les situations cocasses ou étranges liées au transport en commun.

Dès l'abord, ce *je* agresse par son attitude méprisante. Pour une raison obscure, il dénigre sans remords les gens qui l'entourent comme s'il en voulait au monde entier d'exister. Puis, au fil des récits, ces réactions laissent transparaître une peur des autres plutôt qu'une haine

profonde, ce qui rend la narratrice plus attachante. En effet, chaque situation dévoile une incapacité de communiquer, causée soit par une différence de langage, soit parce que chacun s'emmure et rêve de pouvoir atteindre l'autre sans effort. Quand ce n'est pas une simple impossibilité de se comprendre, c'est une étroitesse d'esprit qui pousse les passagers, incluant la narratrice, à se fermer à toute compatibilité humaine.

De magnifiques tableaux créés par Christian Quesnel accompagnent les textes et reflètent la tristesse qui émane du propos. Des formes humaines vagues et inquiétantes, peintes à l'acrylique ou à la gouache, esquissent certains détails des histoires. Soulignant l'atmosphère hermétique et oppressante de l'autobus grâce aux couleurs sombres, ces œuvres rendent parfaitement chaque récit.

Véritable théâtre quotidien, ***Le D2ux*** est un miroir de l'humanité. Il rappelle l'attachement viscéral qui unit les êtres malgré les différences respectives. La collaboration des deux artistes est, à cet égard, un exemple de partage et d'ouverture à l'autre.

Joanie Boutin

Marguerite Andersen
PARALLÈLES
Prise de parole, Sudbury, 2004, 263 p. ; 20 $

Belle chose que l'amitié. Admirable aventure que celle qui relie tardivement deux femmes de cultures différentes et même divergentes. L'une vient de disparaître, l'autre raconte les joies et les peines qui furent communes. L'une a vécu l'Europe à l'époque tragique du nazisme montant, l'autre émerge d'un Rimouski québécois qui peinait à se dégager du cléricalisme et de ses renaissants tentacules. Rien, par conséquent, ne prédisposait ces femmes à l'entente spontanée ni à une conception convergente de l'amour, du sexe ou de l'insertion sociale. La profondeur de l'entente et le raffinement des échanges n'en sont que plus émouvants.

Quelque chose pourtant grince dans le récit qu'offre la moitié européenne de ce face-à-face. On glisse aisément sur la désinvolture avec laquelle l'auteure attribue à Sartre le principe (*nulla dies sine linea*) formulé par Pline et dont Zola s'appropria l'exigence. On pardonne un peu moins aisément que le ***Refus global*** de 1948 soit devancé de dix ans. L'auteure en profite pour pardonner à une Rimouskoise de quinze ans de ne pas l'avoir lu ; l'absolution n'a plus le même sens quand on l'applique à une femme de vingt-cinq ans.

Aucun Québécois ne reprochera à Marguerite Andersen

de déceler souvent les méfaits de la culpabilité dans le paysage québécois. Ils ne sont que trop réels. On donnera raison à l'auteure, on l'enviera même, quand elle décrira comme une chance inouïe le fait d'avoir grandi à l'abri de la censure et des remontrances incessantes. Qu'il soit permis de lui rappeler que la culpabilité, qui a tant marqué le Québec, a également frappé ailleurs. « Et un 1er mai, je participe à une manifestation gigantesque dans le stade olympique de Berlin où Hitler est accueilli comme un dieu par une foule hystérique, dont moi. / Aujourd'hui, j'en ai honte, c'est comme une tare dont je ne réussirai jamais à me débarrasser. Quand ma pensée va vers l'Allemagne, la culpabilité vient automatiquement l'assombrir. » Aveu émouvant et courageux ; il aurait pu adoucir le regard porté sur les lourdes contraintes de l'éducation québécoise.

Laurent Laplante

Piotr Bednarski
LES NEIGES BLEUES
Trad. du polonais par Jacques Burko
Autrement, Paris, 2004, 140 p. ; 26,95 $

Comme toujours un bon moment de littérature arrive sans prévenir. Ce livre, ou plutôt cette série de nouvelles indépendantes mais collées par le froid sibérien, est né d'une histoire vraie. Comme toujours les petites choses lumineuses de la vie, dans des circonstances extrêmes, forcent le respect et captent définitivement le lecteur.

Les histoires se déroulent dans une petite ville de Sibérie des années 1940, dans une sorte de camp composé de gens hétéroclites mais qui partagent cette note à leur dossier : élément hostile à la doctrine.

Rêver au pain, mourir d'une balle et non pas de faim ou de froid, résister et vivre des curieux miracles du quotidien. Pétia, le narrateur et auteur, était, à l'époque, un petit garçon de huit ans. Il avait parfaitement assimilé la mesquinerie des gens et saisi la duplicité du système. Pétia devait survivre et grandir à l'ombre de Beauté, sa mère, dans le sillon des expériences vécues avec les copains de l'orphelinat, ce goulag pour mineurs.

La fréquentation régulière de la grande faucheuse donne une profondeur sublime à cet écrit. Quand la mort est sur le seuil, la vie est plus exaltée. Ainsi, il n'y a rien de lugubre dans ce récit autobiographique qui aurait pu vite devenir une litanie des horreurs sous un régime despotique. Bien entendu chaque page évoque le système étouffant du stalinisme et la peur auto-générée pour maintenir l'enfer. Les femmes dénoncent leurs maris, les enfants trahissent les parents et pour quoi ? Par obéissance. Ils ou elles n'obtiennent rien en échange, ou peut-être le sentiment du devoir accompli et l'impression de participer à la machinerie soviétique impitoyable : liquider tous les traîtres. Eux avant nous. Mais notre tour viendra…

Ça fait froid dans le dos, pourtant l'auteur retrace ses souvenirs avec une poésie d'une brutale douceur. Le garçon apprend les rimes des poètes russes, entre autres celles de Lermontov, et écrit lui-même des poèmes déchirés, désespérés, témoignant de son existence intense et tragique. Il veut vivre sans se faner. Vivre selon son cœur.

Et le croirez-vous ? Comme toujours la fin arriva sans prévenir.

Sandra Friedrich

Vents d'Ouest

WWW.VENTSDOUEST.CA

DANIEL SAINT-GERMAIN

Sept jours dans la vie de Stanley Siscoe

« Azimuts » (roman)

Le 19 mars 1935, Stanley Siscoe quitte l'aéroport de Saint-Hubert en direction de Senneterre. Après quelques heures de vol, une tempête de neige se lève et l'avion doit se poser sur le lac Matchi-Manitou, à une quarantaine de kilomètres au sud de leur destination. C'est sur ce lac du Mauvais Esprit que l'aventure commence et qu'une légende prend forme.

152 p., 17,95 $
ISBN 2-89537-098-2

PIERRE CHAD

La leçon des ténèbres

« Azimuts » (roman)

Habité par une préoccupation constante – comment s'accepter soi-même, comment s'aimer, comment aimer les autres sans se renier soi-même ? –, Pierre Chad livre ici son premier roman. S'inspirant de l'évangile de Jean, il réactualise la résurrection de Lazare pour en faire une œuvre de fiction certes, mais aussi d'actualité.

216 p., 20,95 $
ISBN 2-89537-095-8

MICHEL FRÉCHETTE

La nature humaine de Biarritz Monnier et autres détours

« Azimuts » (roman)

Biarritz Monnier, fils unique d'un père suicidé et d'une mère veuve d'elle-même, voit sa vie devenir un véritable cauchemar lorsqu'il rencontre Évelyne Demers. Cette charmante vieille dame et son époux lui confient une étrange mission qui changera le cours de sa vie.

208 p., 20,95 $
ISBN 2-89537-099-0